



Charge de l'artillerie anglaise à Compiègne.

Le 10 septembre le général de Castelnau reçut quelques renforts de la forteresse de Toul. Ces troupes se lancèrent à l'assaut et furent presque complètement anéanties.

Le 149^{me} régiment les remplaça et alla occuper ses positions à la Seille.

La 39^{me} division, surnommée « la division d'acier », et la 11^{me} division, « la division de fer », qui formaient ensemble le 20^{me} corps, avaient rendu possible la bataille de la Marne.

Nous verrons tantôt comment sur tout le front de Verdun à Paris la victoire avait changé de camp et comment l'ennemi battait en retraite.

Mais les héros du Grand Couronné ignoraient cette nouvelle ; ils commencèrent seulement à en avoir une idée lorsqu'ils virent l'ennemi se replier davantage, et c'est alors qu'ils apprirent le magnifique fait d'armes auquel ils avaient eux-mêmes contribué d'une façon si remarquable.

Le nom du général de Castelnau est étroitement lié à la bataille qui se livra devant Nancy. C'est lui qui commandait les braves chargés de défendre le Grand Couronné et qui les conduisit à la victoire.

Au début de la campagne, le général de Castelnau avait cinq fils sous les drapeaux.

Le 30 août un de ses fils, sous-lieutenant dans l'armée de son père, fut tué à la tête de ses hommes.

Le général dictait des ordres quand un officier vint lui annoncer la fatale nouvelle.

— Qu'y a-t-il ? demande le général en se retournant.

— Mon général, répond l'officier d'une voix qui tremblait, votre fils Xavier vient d'être tué d'une balle au front en donnant l'assaut à l'ennemi, qui a été repoussé.

Le général reste silencieux une seconde. Puis, s'adressant à son état-major :

— Messieurs, continuons.

Et il reprend la dictée de ses ordres pour le combat.

Le 8 septembre, Gérald de Castelnau, fils aîné du général, lieutenant au septième de ligne, était grièvement blessé sur le champ de bataille où son père commandait.

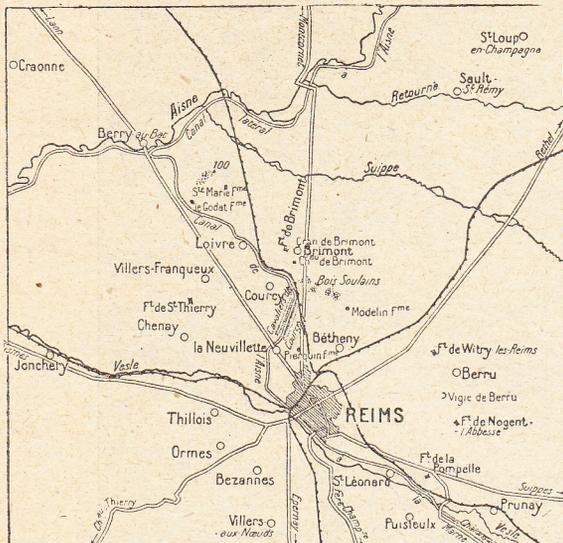
Le lieutenant fut transporté auprès du général. En présence du père, entouré de tout son état-major, on s'empressa de prodiguer au jeune et vaillant officier les soins que comportait son état. Mais la blessure était extrêmement grave, — un obus allemand lui avait arraché une épaule, — et trois heures après avoir été atteint, le lieutenant rendit le dernier soupir.

Le général de Castelnau se pencha sur son enfant et l'embrassa. Il dit ensuite cette simple phrase :

— Va, mon fils ! Tu as la plus belle mort que l'on puisse souhaiter. Je te jure que nos armées te vengeront en vengeant toutes les familles françaises.

Et ayant recouvert de son mouchoir le visage de son enfant, il fit le salut militaire et se retira.

Les témoins de cette scène d'une si grandiose simplicité, et du serment qui l'avait close, n'avaient pu retenir leurs larmes, mais comprenant l'exemple de magnifique fermeté d'âme du général, ils les essuyèrent vivement.



Carte des environs de Reims.

La bataille autour de Nancy provoquera encore bien des commentaires. Le récit de cette lutte homérique suffirait à remplir un volume, bien qu'elle n'ait été qu'un épisode de l'une des phases de la longue guerre.

« Si effroyable, écrit Maurice Barrès, que fut cette lutte, sous une chaleur mortelle, qui ne cessa que le 9 septembre pour faire place aux orages et à la pluie, les hommes ne connurent jamais le découragement. Deux compagnies, dans le bois d'Einville, attendaient sans défiance, sans savoir que les nôtres s'étaient repliés. Les cuisiniers étaient allés allumer leurs feux en arrière, dans un ravin, de manière à n'être pas vus. Soudain les Allemands, en forces supérieures, abordent le bois. Il faut battre en retraite avec rapidité. Ces braves cuisiniers suivirent le mouvement ; mais soigneusement, en pressant le pas, ils emportaient et préservaient le dîner des camarades.

Remarquons en passant que jamais les troupes ne manquèrent de vivres. « On ne passa pas deux jours sans viande fraîche. » Au reste, telle était la fièvre, la tension des volontés que tous vivaient, agissaient comme des machines. Ils étaient des âmes faisant la guerre. Les yeux fixés sur le but à atteindre, ils ne voyaient, ne tenaient en considération que cet objectif limité : leur mission propre, l'ordre reçu. Les chefs se ruaient à l'assaut, le fusil à la main. Au bois de Crevic, exactement à la cote 316, où il est question d'élever un monument à la 78e brigade, on m'a montré le coin de terre où le colonel Dubois trouva la mort, en entraînant le 160e à l'assaut. Son corps fut rapporté sur un glorieux brancard de fusils, puis ensuite lié sur le cheval d'un chasseur. Soldats et officiers tombaient sans une plainte. Le général Gérome, passant très affairé dans la nuit, soudain distingue dans l'herbe deux yeux brûlants qui le fixent. C'est un malheureux soldat, les deux jambes arrachées, qui lui dit simplement : « Mon général, voulez-vous m'envoyer les brancardiers ? »

Beaucoup de cadavres restèrent sur le champ de bataille. Du 22 août jusqu'au moment de leur retraite (12 septembre) les Allemands tiraient sans pitié sur tous ceux qui s'approchaient pour ensevelir les morts. Il fallait accomplir cette triste besogne pendant la nuit. Un grand nombre de tués attendirent des semaines avant d'être enterrés quand enfin des groupes de soldats et de civils vinrent leur rendre les derniers devoirs.

Mais par suite de cet enterrement tardif, quantité de tombes restèrent sans aucune indication. Plus tard les habitants libérés couvrirent les fosses de gerbes de fleurs.

La lutte avait été très vive au Col de la Chipotte. Les soldats tombèrent par milliers dans la forêt. Des régiments entiers, tels que le 17e, le 149e, le 152e y furent anéantis. De Thionville à la Chipotte 7000 guerriers

étaient enterrés. Le curé de Menil fut témoin de cette horrible tuerie. Maurice Barrès en a recueilli de la bouche du curé le récit émouvant.

« Le 25 août, dit-il, à 8 heures du matin, nous avons reçu les premiers obus allemands. Ils tombèrent très serrés jusqu'au soir vers les cinq heures, faisant parmi nos troupes de nombreux morts et blessés. Sept familles du village avaient disposé en ambulance leurs maisons. On y recueillait aussi vite que possible nos héros. A 5 heures, l'église prit feu. A 6 heures et demie, nos troupes s'étant retirées sur Rambervillers, la riposte française se tut et des milliers d'Allemands se précipitèrent dans le village.

« Ils me laissèrent en liberté sur ma parole de maintenir le calme chez mes paroissiens. Les flammes entouraient le clocher : j'amena la pompe à incendie et cherchai à noyer d'eau le brasier, mais j'étais quasi-seul ; je dus y renoncer et m'occuper à sauver les objets de la sacristie et des autels. J'y parvins à grand-peine, au milieu des flammes excitées par les courants d'air des portes et des fenêtres brisées. Je me remis à chercher les blessés. Et vers quatre heures du matin, les cloches tombèrent avec un fracas épouvantable.

« La journée du lendemain 26 fut affreuse ; les deux artilleries se bombardaient. Le 27, de grand matin, quelques hommes et moi nous creusons une tombe au cimetière pour y placer les morts, quand un officier allemand survint et nous commanda d'aller dans les champs au nord-est de Baccarat pour y voir les blessés. Il nous accompagna et il m'annonçait très haut par ces deux mots : « Camarades ! secours ! » Alors de partout, des sillons et des buissons, les têtes se soulevaient et des appels combien touchants, me venaient, m'entraînaient, si bien qu'à mon insu, après quelque temps je me trouvais seul en face des tranchées allemandes. Alors en sortirent des cris, des injures : « Bandez-lui les yeux ! Empoignez-le ! »

« On m'empoigna, on me conduisit vers Baccarat, auprès d'un général, le prince François de Bavière. Je me présentai comme le curé d'un village paisible, pouvant se faire comprendre en allemand, et disposé à être l'aumônier de tous les blessés sans distinction.

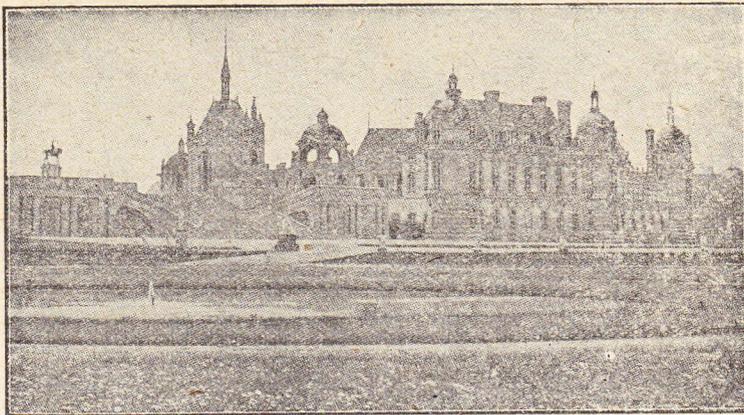
« Le prince fut courtois et me donna l'autorisation de continuer ma visite du champ de bataille. Je dus traverser de nouveau les lignes allemandes, mais, cette fois, sans qu'on m'interpellât, et je pus voir leurs tranchées remplies de troupes. Je retrouvai nos blessés et les voitures du village qui nous avaient rejoints. Nous chargeâmes de notre mieux les pauvres martyrs, et moi j'en mis un sur une brouette que je poussai avec précaution. En route pour Ménil !

« Mais voilà que nous croisons des sentinelles allemandes qui espionnent et reculent en rampant. Qu'est-ce que cette manœuvre ? Je le comprends quand, à Ménil même, nous nous heurtons contre des hommes à nous, des chasseurs alpins du 54e. Ils s'avançaient gaiement. « Halte ! mes enfants, je leur dis. Vous ne les connaissez pas ! Ils sont dans des tranchées, tous serrés par « milliers, à quelques cents mètres ! »

« Ces mots, mes gestes ont suffi. Nos braves amis ont compris qu'ils allaient être encerclés. Ils prennent sur leur droite et sont sauvés... Trois semaines plus tard, leur commandant vint me serrer la main et me dire que mon geste lui avait sauvé les deux tiers de son bataillon et, de plus, avait permis à l'artillerie de savoir et de faire de bonnes choses.

« Oui, mais j'avais été compris aussi ou deviné de l'autre côté, et trois jours après, quand Ménil ardemment disputé tomba sous la botte allemande, je vis arriver chez moi comme une trombe une bande d'entre eux conduits par un sous-lieutenant. Ils avaient l'ordre de me conduire auprès du général de division à Baccarat.

« Je n'eus pas le temps de me vêtir un peu plus proprement. A quoi bon d'ailleurs ? L'âme était propre, c'est l'essentiel. Tout de même, je ne me rendais pas sans me débattre. Durant la bataille, tant qu'on se disputait le village, souvent les majors et les officiers allemands qui me voyaient soigner leurs blessés avec les nôtres m'avaient fait force saluts et compliments. « C'est joli



Le château de Chantilly.

« ce que vous faites-là. Vous brave, admirable, pas peur de la mort ; bon pour tous.. » Je demandai à parler à un d'eux : Pourquoi suis-je inquieté ?

« Trahison de nos positions. » Je partis entre deux soldats, baïonnette au canon et accompagné de ma gouvernante. Expliquez-moi l'intérêt de s'en prendre aussi à une vieille femme ? Nous avions neuf kilomètres de chemin à faire à pied, dans la nuit tombante, et nous étions harassés de fatigue à cause de toutes nos nuits passées à soigner nos chers blessés.

« A Baccarat, le ministre de la Justice ne me fit pas attendre. Il me reçut de nuit et me fit voir une dénonciation en règle. Un de mes paroissiens, que le canon avait troublé et qui s'était réfugié dans mon presbytère, venait d'écrire ce qu'il m'avait entendu raconter à nos chers blessés, à mon retour des tranchées. Il m'accusait d'avoir rencontré et averti les chasseurs alpins.

« Je fis appel au témoignage des majors allemands qui m'avaient félicité à Ménil, et puis j'affirmai la folie de mon dénonciateur. Nous fumes confrontés. Il s'était mis en grande tenue, chapeau haut de forme, et, honteux de me voir, il balbutia des mots insensés. « Vous voyez bien qu'il est fou », disais-je. Et tout d'un coup le ministre de la Justice entra dans cette vue, parce que l'autre accusait les Allemands de lui avoir volé un billet de mille francs. Ceci était providentiel pour moi. On me laissa partir. Mais puisque j'étais innocent, je réclamai de revenir dans une auto. Un des majors qui avait déposé en ma faveur me reconduisit. Nos blessés et mes paroissiens furent étonnés quand je réapparus au petit jour !

« Le lendemain, c'était le 28 août, j'eus le bonheur d'arrêter les incendies qui dévastaient toujours notre village. On m'avait amené un capitaine allemand grièvement blessé. Je le soignai. Leurs majors vinrent le panser, puis s'en allèrent, et de nouveau je me trouvai seul avec lui, je lui versai un excellent vin blanc. Au soir, il m'affirma sa vive sympathie : « Moi aime bien vous, me disait-il. Moi resterai toujours avec vous. — Eh bien ! capitaine, si je vous rends service, certainement, vous, me rendriez la pareille ? — Ia ! Ia ! » Alors je lui dis en ouvrant la fenêtre et en lui montrant les pauvres maisons qui brûlaient : « Pourquoi ces feux ? En quoi ces incendies servent-ils votre action militaire ? » Il me dit d'appeler sur-le-champ, devant moi, donna des ordres.

« On accepta de relâcher les otages et que je fusse le garant de tous, et trois fois encore on m'emmena, mais le capitaine que je soignais ne voulait pas me perdre... »

« Chaque jour, à plusieurs reprises, je les visitais dans les ambulances, et chacune de mes visites était une vraie joie pour eux et pour moi. Je les exhortais à souffrir pour la rançon de la Patrie, tout en les servant dans toutes les circonstances. Je prenais leurs noms, leurs adresses pour écrire à leurs familles. Ils me disaient à l'occasion leur reconnaissance éternelle ! C'était sublime d'être prêtre durant ces dix-neuf jours et ces dix-huit nuits !

« Les Allemands sont partis le 12 septembre. Dès le 13, je me mis à visiter le champ de bataille de mes cinq communes : Ménil-sur-Belleville, Sainte-Barbe, Noncourt, Anglemont et Bazien. Je recueillais les testaments, les lettres, les couteaux, les livrets de Caisse d'Epargne, tous les souvenirs qui peuvent un peu consoler les familles. Je commençais les identifications dès ce moment. Cela se fit mieux encore, en novembre, quand les ambulances arrivèrent. J'étais au bord des tranchées, mon registre auprès de moi, un rouleau de fils de laiton à la main ; je numérotais chaque tombe et j'inscrivais immédiatement les noms. »

De son côté le curé de Saint-Pierremont raconta à Maurice Barrès :

« Les avoines et les blés ont germé sur place ; le piétinement de la guerre a détruit les pommes de terre ; les betteraves arrivent à maturité, mais on ne pourra pas les rentrer, faute d'hommes et surtout de chevaux ; les gens craignent d'aller aux champs parce qu'ils y font éclater, au moindre heurt, des projectiles fichés en terre et qui fracassent tout. »

A Gerbéviller, les sœurs de Saint-Charles étaient restées. Le général de Castelnau les avait citées à l'ordre du jour de l'armée.

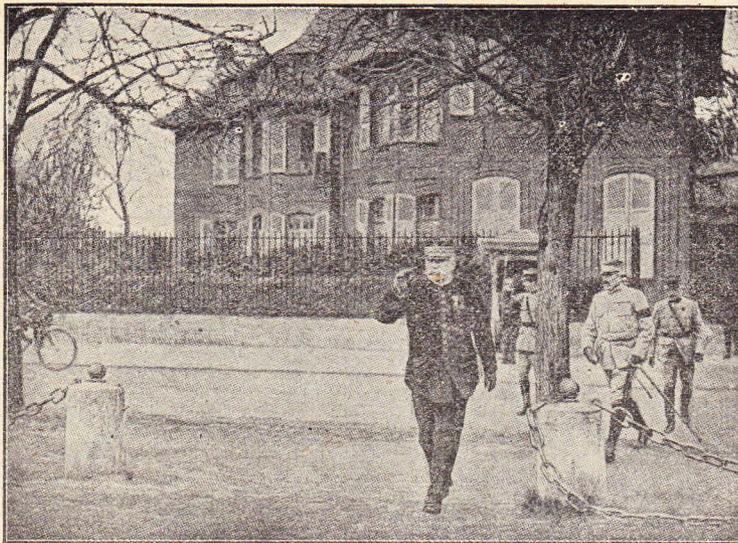
Quand on signala l'approche de l'ennemi, la sœur Julie, qui soignait les blessés français, refusa de quitter son ambulance.

« Je suis du régiment des sœurs de Saint-Charles, dit-elle. Un soldat n'abandonne pas son poste. Ma supérieure m'a placée là, j'y reste. »

Maurice Barrès visita ce couvent, où il fut mis en présence de Mme Julie Rigarel, en religion sœur Julie, celle-là même que le général avait glorifié, que le préfet était venu embrasser et à qui le sous-préfet avait conféré provisoirement tous les droits du maire.

« Vous avez vu des choses extraordinaires, lui dit l'écrivain français.

— Ah ! j'en ai vu ! La grande fusillade et le bombardement, ce fut le 25 août, de 9 heures du matin à 9 heures du soir. Dans la nuit du 23 au 24, on nous avait envoyé des petits alpins pour défendre le passage. Une cinquantaine, et si jeunes, des enfants. Ils se battaient. Nous recevions des bombes, des balles. Le maire leur dit : « Mes enfants, vous ne pouvez rien, ils sont trop nombreux. Et vous allez exposer le village. » Ils répondirent doucement : « Le général nous a donné l'ordre de tenir jusqu'au bout. » Et ils tinrent jusqu'au soir, où l'infanterie allemande arriva dans le centre de la ville. A ce moment, ils réussirent à se glisser à ras de terre et puis par-dessus les murs du cimetière, sans que les Allemands les vissent. Alors ceux-ci s'en prirent aux gens de la ville. Ils entraient dans chaque maison en frappant et en chassant tout le monde. Un officier arriva chez moi avec des soldats. Il monta chez mes blessés. Les pauvres petits tremblaient. Et moi je me suis mise entre eux et lui et je disais : « N'y touchez pas, ils sont blessés. » Alors il allait à chaque lit et jetait, lui-même, la



Le général Joffre quitte le château de Chantilly.

couverture à terre, pour voir les pansements. Il avait un revolver dans une main et un poignard dans l'autre. Je le suivais, je le précédais. Ah ! j'étais effrontée. J'en suis encore étonnée. Comment ai-je osé ? Je ne savais pas alors qu'ils étaient en train de tuer et de martyriser des femmes, des enfants dans le village.

Elle me donne des détails sur les crimes des Allemands contre les personnes, et, soudain, épouvantée par les images qu'elle réveille :

— Croyez-vous qu'ils reviendront ? me dit-elle. Oh ! j'ai peur !

Cette interruption est bien belle ; elle laisse voir la nature sous l'excellence de la religieuse.

— Ils vous ont épargnées, vous et vos religieuses, ma sœur ?

— Je soignais leurs blessés comme les nôtres. C'est mon devoir de sœur de Saint-Charles. J'ai le droit de préférer les nôtres, mais, eux, je les soignais également. Tenez, le 25 août, nous avons eu 258 blessés prussiens, et personne pour les soigner. « Et vos majors ? leur disions-nous. — Ils nous ont abandonnés. » Nous les pansions. Nous ne savions rien faire de savant. Il y en avait un, ses deux doigts pendaient : je les ai coupés avec mes ciseaux. C'est à Roselieures surtout qu'ils ont été massacrés par notre 75. Ils n'avaient plus de mollets, plus de joues, plus de côtes.

— Se plaignaient-ils ?

— Non. Ils disaient : Ca me brûle. Ils étaient entrés à Gerbéviller, le 24 août, le soir, je vous l'ai dit. Eh bien ! le 28, à 5 heures du soir, les Français rentraient. Vous pensez quelle lutte, et qui a duré, sans discontinuer, jusqu'au 13 septembre, à 8 heures du soir. C'était la bataille toujours, le duel d'artillerie, la mitrailleuse surtout, ce que nos gens appellent le moulin à café. »

Voici encore un autre témoignage de la sœur Julie. C'est un document accablant à la charge de la culture allemande.

« Le 24 août 1914, les Allemands ont fusillé quinze civils de Gerbéviller, par groupe de cinq, au lieu dit ; la Presle, environ à un kilomètre de Gerbéviller, sur la route de Lunéville.

Pendant les préparatifs de l'exécution, le général Clauss, commandant le LX^e régiment d'infanterie de Bavière, était assis sous un gros frêne, près d'une table sur laquelle se trouvait du champagne, à peu près à trente mètres du but de l'exécution, et il avait donné l'ordre de commencer le feu au moment où il lèverait son verre.

C'est un soldat allemand qui a donné ces détails à M. Nicolas Rozier, conseiller municipal à Gerbéviller, le 24 août 1914, le jour même du feu et sang dans notre malheureux pays. »

Telle fut la bataille de Nancy, telles furent les souffrances de la Lorraine.

Les troupes françaises en arrêtant à l'est l'assaut des hordes allemandes venaient de coopérer de façon magistrale au triomphe de la Marne, ce superbe redressement stratégique dont il nous reste à décrire les phases.

FRENCH ET JOFFRE

La chute de Maubeuge. — Un traité.

Arrêtons-nous un instant devant les deux chefs suprêmes à qui incombaient la délicate et périlleuse mission de conduire les opérations en ces journées mémorables : French, le généralissime de l'armée anglaise, et Joffre, le généralissime des troupes françaises.

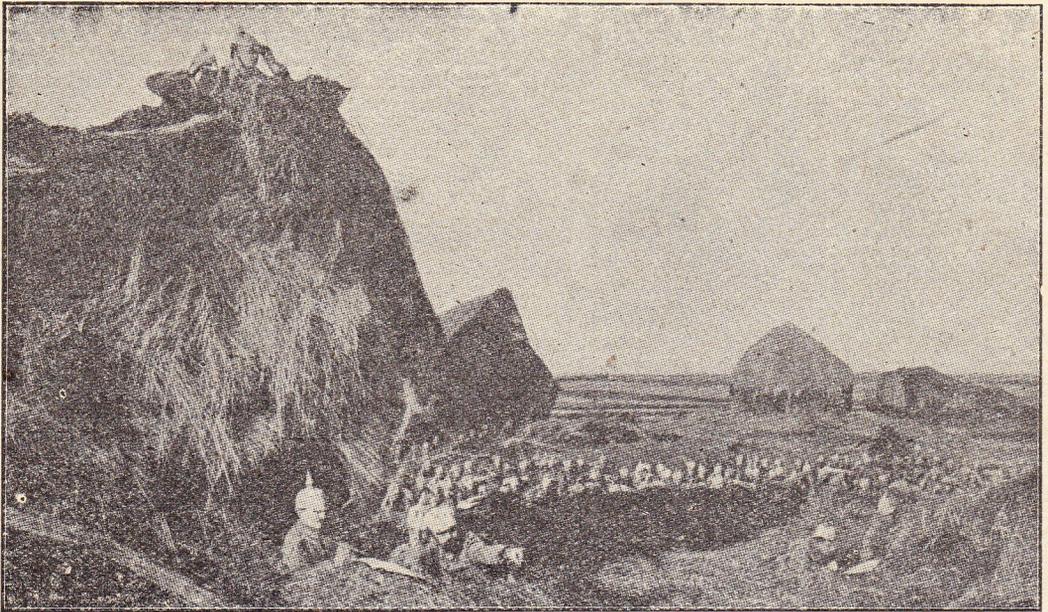
French ! Nous avons l'occasion de le connaître et de l'apprécier « après un ouvrage sorti de sa plume, sous le titre « 1914 », qui nous donne en même temps une idée claire et précise de l'ensemble de la retraite.

Jusqu'au mois d'avril 1914 French avait été chef du grand état-major britannique. Depuis des années il considérait l'éventualité d'une guerre générale en Europe comme une certitude.

« Au mois de juin 1914, dit-il, j'avais, je m'en souviens, passé une semaine à Paris, et quand je traversai Douvres à mon retour, mon vieil ami Jimmie Watson (colonel Watson, ancien commandant du 60^e Rifles, aide de camp du khédive d'Egypte), s'approchant de la portière de ma voiture, m'apprit l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme. Je ne puis dire que j'aie eu à ce moment la claire vision de la convulsion européenne dont cette tragédie devait être le prélude, mais malgré moi, en raison de mes expériences passées, j'éprouvai un sentiment d'inquiétude et de pessimisme.

Le mardi 30 juillet, je fus mandé par le chef de l'état-major impérial. Il m'informa, à titre officieux, qu'en cas d'envoi en France, d'un corps expéditionnaire, j'en aurais le commandement. En quittant son cabinet, je trouvai dans le corridor plusieurs correspondants de journaux, que je connaissais bien. Je causai un moment avec eux et m'aperçus qu'un grand doute existait dans leur esprit sur le point de savoir si notre pays devait secourir la France par les armes. Ce doute était assurément partagé par beaucoup.

Il me souvient fort bien que dans la matinée du samedi 1^{er} août, jour de la déclaration de guerre de l'Allemagne à la Russie, alors que le commencement des hostilités entre Allemands et Français n'était qu'une question d'heures, j'eus la visite du vicomte de La Panouse, attaché militaire français à Londres. Il me dit que son ambassadeur était fort inquiet de ces doutes et de ces



Un groupe de soldats allemands, pendant la retraite des Français.

craintes. Nous causâmes de tout cela et, le soir, il vint dîner avec moi.

Personnellement, j'étais absolument sûr que tant que M. Asquith demeurerait premier ministre, que Lord Haldane, Sir Edward Grey et M. Winston Churchill continueraient à figurer dans le Cabinet, leurs voix conduiraient les destinées de l'Empire britannique et que nous resterions fidèles à nos accords amicaux avec les puissances de l'Entente. A la suite de ce long entretien avec le vicomte de La Panouse, je crois que j'avais eu le bonheur de faire prévaloir cette conviction auprès de l'ambassade de France.

L'Angleterre déclara la guerre à l'Allemagne le mardi 4 août ; le 5, la mobilisation de l'armée régulière, de la réserve et de l'armée territoriale fut décrétée. Le mercredi 5 août, un conseil de guerre fut tenu 10, Downing Street, sous la présidence du premier ministre. Presque tous les membres du Cabinet étaient présents ; Lord Roberts, Lord Kitchener, Sir Charles Douglas, Sir Douglas Haig, feu Sir James Grierson, le général (maintenant Sir Henry) Wilson et moi-même y furent convoqués. Si mes souvenirs sont exacts, les deux points principaux sur lesquels il fut discuté étaient :

1° La composition du corps expéditionnaire ;

2° Le point de concentration des forces britanniques à leur arrivée en France. »

Dans le courant de la semaine le quartier général du corps expéditionnaire fut établi à l'« Hôtel Métropole », à Londres.

French était nommé généralissime ; le général Archibald Murray, chef d'état-major ; le général H. H. Wilson, sous-chef d'état-major.

La date de l'embarquement de l'état-major et du quartier général fut fixé au vendredi 14 août.

French avait étudié longtemps à l'avance la possibilité d'une guerre et d'une intervention de la Grande-Bretagne et il était donc bien préparé en présence au plan à exécuter.

Il rapporte dans ses mémoires une conversation qu'il eut avec l'empereur Guillaume en août 1911.

« Quand, dit-il à ce propos, Sa Majesté visita l'Angleterre, au printemps, pour inaugurer la statue de la reine Victoria, Elle me pria d'être son hôte aux grandes manœuvres de cavalerie qui devaient avoir lieu, l'été suivant, aux environs de Berlin.

Je n'oublierai jamais cette expérience et l'énorme impression de force et de puissance que produisit sur moi la cavalerie allemande.

Vers la troisième journée de manœuvres, l'Empereur

arriva en chemin de fer, à 5 heures du matin, et trouva les troupes rangées dans la plaine, pour le recevoir. Je n'ai jamais vu plus magnifique spectacle militaire que celui qu'offraient, par une éblouissante matinée d'août, ces quelque 15.000 cavaliers, avec force artillerie à cheval, chasseurs et mitrailleuses.

Quand Sa Majesté eut terminé l'inspection de la ligne et que les troupes se furent portées vers leurs positions de manœuvre, l'Empereur me fit appeler. Il était fort gai ; très courtoisement il me demanda si j'étais confortablement installé, si l'on m'avait donné un bon cheval. Il voulait, me dit-il, que je visse tout ce qui pouvait être vu, mais me demanda ma parole d'honneur de n'en rien raconter quand je visiterais la France.

La manœuvre du jour se termina vers 11 heures ou midi. Au déjeuner, j'étais placé près de l'Empereur et j'eus un nouvel entretien avec lui. Il voulut connaître mon opinion sur ce que j'avais vu dans la matinée, et me dit que la cavalerie allemande était la plus parfaite du monde. Mais il ajouta :

— Pas seulement la cavalerie ; l'infanterie, l'artillerie, toutes les armes, tous les services ont la même valeur. L'épée de l'Allemagne est affilée ; si vous luttez contre l'Allemagne, vous connaîtrez le fil de sa lame.

Avant mon départ, l'Empereur eut l'amabilité de m'offrir sa photographie magnifiquement encadrée. En me la montrant, il me dit, sur un ton moitié plaisant :

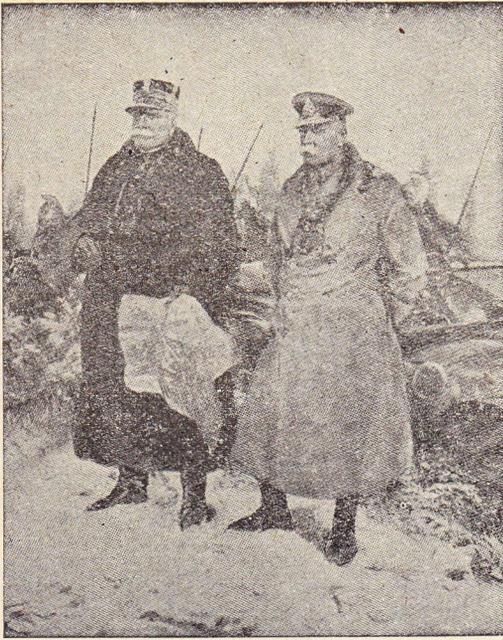
— Le voilà, votre terrible ennemi. Le voilà, le perturbateur de la paix en Europe.

J'avais toujours pensé que l'Allemagne violerait la neutralité de la Belgique, et non par une demi-mesure comme la marche à travers les Ardennes, hypothèse qu'avaient surtout envisagée nos plans d'ensemble. J'avais la conviction que si jamais l'Allemagne se décidait à ce pas hasardeux, elle chercherait à exploiter à fond sa décision, en envahissant le pays entier et en attaquant les Alliés par le flanc.

Ma terrible anxiété naissait surtout de cette idée que nous étions mentalement portés, avec beaucoup trop de confiance, à attendre une attaque par l'est, au lieu de la prévoir par le point d'où elle nous arrivait.

J'étais rassuré, cependant, en pensant que nos dispositions actuelles n'excluaient pas la possibilité d'arrêter le premier assaut de la tempête assez solidement pour parer le danger qui menaçait le nord de la France et les ports de la Manche. »

Ainsi que nous l'avons vu précédemment, le premier corps expéditionnaire comportait le 1er C. A. (1re et 2e D. I.), sous le lieutenant général Sir Douglas Haig, le 11e



Joffre et French.

C. A. (3e et 5e D. I.), sous le lieutenant général Sir James Grierson, — qui mourut peu de temps après son arrivée en France et fut remplacé par le général Sir Horace Smith-Dorrien — la division de cavalerie, sous le major général E. H. Allenby.

Il y faut ajouter la 19e brigade d'infanterie, employée au service des étapes, au début des opérations en France. Le corps expéditionnaire primitif fut augmenté, par la suite, de la 4e D. I., débarquée au Cateau le 25 août.

French quitta Charing Cross par train spécial le vendredi 14 août, à 14 heures, et s'embarqua à Douvres sur le croiseur *Sentinelle*. M. Maurice Fitzgerald et quelques autres amis étaient à la gare pour lui dire adieu. La journée était sombre, maussade et triste et assez froide pour la saison. Douvres n'était plus la plage joyeuse du temps de paix. Elle avait pris l'aspect d'une forteresse qui attend une attaque, d'un moment à l'autre. Très peu de monde dans la ville : la place était prête pour une action immédiate. Le beau port était rempli de destroyers, de sous-marins ; quelques croiseurs. Toutes les entrées étaient fermées par des barrages de madriers, et des mines étaient posées.

Pour la première fois French apercevait les signes extérieurs et visibles de la grande lutte désormais engagée.

Le croiseur prit la mer un peu avant 16 heures et arriva à Boulogne vers 17 h. 30.

Là le gouverneur, le commandant et les personnages officiels du port firent au généralissime anglais une réception chaleureuse. French visita à Boulogne plusieurs camps de repos. Officiers et soldats lui parurent pleins d'enthousiasme et de gaieté.

Pendant qu'il allait ainsi par les camps et les bivouacs, le généralissime déclare qu'il ne pouvait s'empêcher de penser à tous les braves gens qui avaient pour toujours dit adieu à l'Angleterre.

Le même soir, à 19 h. 30, il quitta Boulogne.

Il était à Amiens à 21 heures. Il y fut reçu par le général Robert, gouverneur, et son état-major, par le préfet et les personnalités officielles.

D'Amiens le général partit pour Paris le 15 au matin. Il arriva à 12 h. 45 à la gare du Nord où l'attendaient l'ambassadeur d'Angleterre (aujourd'hui Lord Bertie) et le gouverneur militaire de Paris. Une foule immense se pressait dans les rues, sur le chemin de l'ambassade, et le peuple de Paris accueillit les généraux anglais par des acclamations frénétiques. La réception fut cordiale à l'extrême.

Dans l'après-midi, French alla, avec l'ambassadeur, rendre visite à M. Poincaré. Le Président était en compagnie de M. Viviani, président du Conseil, et de M. Millerand, ministre de la Guerre. La situation fut envisagée dans ses détails, et French fut très impressionné par l'optimisme du Président. « Je suis convaincu, écrit-il, qu'il avait gardé de grandes espérances sur une avance victorieuse des Alliés partis des lignes qu'ils avaient conquises ; il causait gaiement avec moi de la possibilité d'un nouveau combat livré par les Anglais sur le vieux champ de bataille de Waterloo. Il me dit que l'attitude de la nation française était admirable, faite de calme absolu et de détermination. »

Après avoir pris congé du Président, le généralissime anglais se rendit au ministère de la guerre où la situation fut examinée derechef.

Le 16 août de bon matin French quitta Paris en automobile et arriva à midi, avec ses officiers généraux, au quartier général de Joffre à Vitry-le-François.

Quelques minutes auparavant, on avait apporté un drapeau allemand pris à l'ennemi, le premier trophée de guerre que French ait vu. (1)

L'impression que le général Joffre laissa sur l'esprit du chef anglais c'est qu'il comprenait les hommes et sympathisait avec eux. Il lui apparut, dès l'abord, comme un homme d'une solide volonté, très déterminé, fort courtis et plein d'attentions, mais arrêté et résolu dans ses idées et ses projets, un homme qu'il devait être malaisé de convaincre et le faire changer d'opinion. Il lui sembla capable d'exercer une puissante influence sur ses troupes et de posséder leur confiance.

Joffre et French eurent un long entretien au sujet de la situation et des dispositions à prendre.

De Vitry French se dirigea vers Reims, où il passa la nuit. Le 17 août il atteignit Rethel, le quartier général de l'armée française. Il y rencontra le général Lanrezac, que Joffre tenait à ce moment en très haute estime.

« Sa personnalité, dit French, ne me sembla pas celle d'un chef de premier plan. C'était un homme grand, qui parlait d'une voix forte, et ses manières ne me frappèrent pas par une spéciale courtoisie. »

De Rethel le généralissime anglais se rendit à Vervins et regagna, à la fin de l'après-midi, son quartier général au Cateau.

La première nouvelle qu'il y apprit fut la mort subite de son vieil ami, le général Sir James Grierson, commandant le IIe C. A. Il avait été frappé tout à fait soudainement dans le train qui l'emmenait à son quartier général, et avait expiré en quelques minutes.

« Sa mort, témoignera French dans la suite, m'a paru un grand malheur pour la conduite de la guerre. »

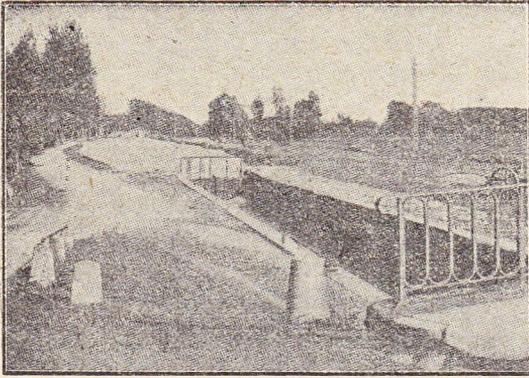
Son commandement fut pris par Sir Horace Smith-Dorrien, bien que j'eusse demandé qu'on m'envoyât Sir Herbert Plumer pour remplacer Grierson à la tête du IIe C. A. En fait, la question du successeur de Sir James Grierson ne m'a jamais été soumise. La désignation fut faite à Londres. Certes, je tenais Sir Horace pour un soldat qui avait rendu des services et dont la réputation était bonne ; mais j'avais demandé Sir Herbert Plumer parce qu'il était à mes yeux l'homme qu'il fallait pour ce commandement. »

Le mardi 18 août, le général French réunit, pour la première fois, les commandants des corps et leur état-major et discuta avec eux la situation et les plans envisagés. Il reçut un avis pressant du Roi des Belges, le priant d'aller le voir à son quartier général, à Louvain, mais il en fut empêché en raison des opérations engagées.

French raconte que du 18 au 22 août il étudia l'éventualité d'une offensive.

Le 21 août, à 5 h. 30, il reçut la visite du général de Morionville, chef d'état-major de S. M. le roi des Belges, qui se rendait, avec un petit état-major, au Q. G. du général Joffre. Il annonça que le Roi avait décidé une retraite sur Anvers, où on pourrait préparer une attaque sur le flanc des colonnes ennemies en marche, et dit qu'il

(1) Les Belges avaient pris leur premier trophée près de Liège.



Le canal de la Marne à Pargny.

espérait arriver à une entente complète avec le général français.

Dans l'intervalle les troupes britanniques avaient occupé leurs positions près de Mons et de Binche. Tout était parfaitement réglé : les troupes avaient pu prendre quelques jours de repos et le meilleur esprit animait les hommes qui étaient impatients de se mesurer avec l'ennemi.

Le vendredi 21 août les chefs allèrent se coucher l'esprit tranquille et exempt de crainte.

« Je me réveillai, écrit French, le 22 août, à 5 heures, dans la même disposition d'esprit que je m'étais couché la veille, tout à l'espérance. Aucun funeste présage des événements qui se préparaient ne m'était apparu en rêve ; mais, bien peu d'heures après, la désillusion commença. Je partis en automobile, de très bonne heure, par une magnifique matinée d'été, pour aller voir le général Lanrezac à son Q. G., aux environs de Philippeville.

A peine étais-je entré dans la zone de la Ve armée française, que ma voiture fut arrêtée à tous les carrefours par les colonnes d'infanterie et d'artillerie marchant vers le sud. Après plusieurs arrêts de ce genre, et avant d'avoir fait la moitié du chemin, je rencontrai soudain le capitaine Spiers, du 11^e Hussards, officier de liaison auprès du général Lanrezac. Il existe une sorte d'atmosphère créée par les troupes qui battent en retraite, alors qu'elles s'attendaient à marcher de l'avant, et qui ne peut échapper à quiconque possède quelque expérience de la guerre. Il ne s'agit pas de savoir si le mouvement est dû à une bataille perdue, à un engagement malheureux, ou s'il est de l'ordre des « manœuvres stratégiques vers l'arrière ». Un fait demeure, quelle qu'en soit la raison : du terrain est cédé à l'ennemi ; l'esprit de la troupe est affecté, on le voit bien au visage mécontent et inquiet des hommes, à leur allure fatiguée et négligente, à leur air de mauvais vouloir. Ce sont là des caractéristiques invariables d'une troupe soumise à une telle épreuve.

Cette atmosphère spéciale, je m'en sentais déjà environné depuis quelque temps, avant que je rencontrais Spiers et qu'il m'eût dit un mot. Mes rêves optimistes de la nuit précédente s'étaient évanouis, et ce que j'avais appris n'était pas fait pour les ramener. Spiers m'informa de l'avance de la Garde et du VII^e C. A. allemands, commencée, à la nuit tombante, sur la Sambre, aux abords de Franière. »

En résumé French apprit à ce moment la situation que nous avons amplement décrite, à savoir la retraite des Français. Il décida de retourner immédiatement à son quartier général, au Cateau. Les nouvelles subséquentes affectèrent encore bien davantage le général anglais.

French raconte ensuite les détails de la retraite de Mons. Son livre ne nous apprend rien de spécial au point de vue des opérations militaires, mais il contient, par contre, quelques détails intéressants sur ce qui se passait dans les coulisses.

C'est ainsi qu'il nous donne, entre autres, une idée du travail fourni, en ces journées tragiques, par son état-major. Celui-ci se trouvait le 24 août à son poste de commandement avancé de Bavai.

« Le souvenir de cet après-midi, rapporte le commandant en chef, restera gravé dans ma mémoire profondément. Peu de temps après avoir quitté Le Cateau, je fus entouré par des torrents de réfugiés belges, s'écoulant de Mons et des environs. Ils couvraient la campagne dans toutes les directions : ils bloquaient les routes avec les voitures et les carrioles où ils essayaient d'emporter ce qu'ils pouvaient de leurs biens.

Par tout le pays c'étaient les signes les plus évidents de désordre et de malheur. Nous pouvions tous comprendre ce que signifiait cette retraite, ce qu'elle pouvait aussi signifier dans l'avenir.

Après bien des retards, j'arrivai à Bavai vers 14 h. 30.

Ma voiture ne put se frayer qu'à grand-peine un chemin au milieu de la foule des chariots, des chevaux, des fugitifs, des trains d'équipages militaires, qui couvrait positivement chaque mètre de terrain, dans cette petite ville. Mon P. C. était provisoirement établi place du Marché, dont l'aspect défilait toute description. C'était une vraie tour de Babel, les cris des enfants et des femmes se mêlaient au fracas des canons, au crépitement des fusils et des mitrailleuses toutes proches. C'était un bruit assourdissant, au milieu de quoi il était fort difficile de garder une claire vision des choses et de pouvoir suivre le cours rapide et changeant des événements.

Dans une petite chambre, au premier étage de la mairie, je trouvai Murray, mon chef d'état-major, travaillant dur ; il avait mis bas ceinture, tunique et col. La chaleur était étouffante. La pièce était pleine d'officiers d'état-major apportant des renseignements ou attendant des ordres. Bien des gens n'avaient pas fermé l'œil au Q. G. depuis quarante-huit heures. On les voyait étendus sur des bancs ou assis dans les coins, tombés dans ce profond sommeil qui accable, dans ces cas-là, les cerveaux.

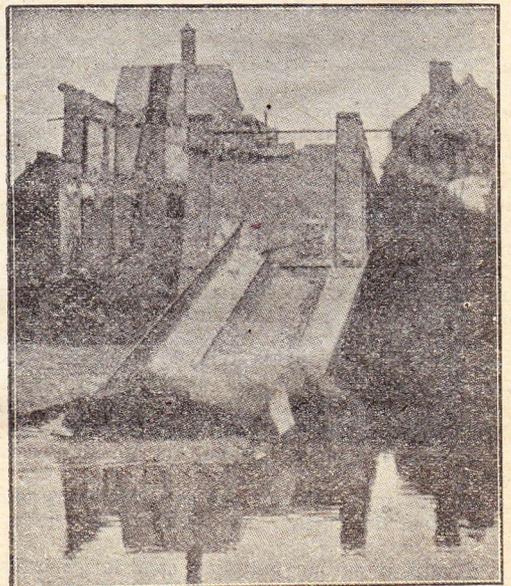
Si quelqu'un des critiques en chambre qui parlent si allègrement du confort des officiers d'état-major, comparé avec celui de leurs camarades de la troupe — si l'un de ces critiques eût pu voir cette scène, il eût regardé à deux fois avant de se faire une opinion et de répandre des idées fausses.

Murray fit de la superbe besogne ce jour-là et donna le plus beau des exemples. »

C'est alors que le général anglais s'aperçut du danger que voulait lui faire courir l'ennemi en l'acculant à la forteresse de Maubeuge.

Nous avons vu que French ne se laissa pas tenter par cette perspective, mais il reconnait qu'il ne fut pas facile de prendre une décision.

« La forteresse de Maubeuge, écrit-il, était en arrière de moi tout près. Elle était bien fortifiée et approvision-



Choisy-au-Bac. — Le pont détruit.



Le général Joffre.

née. Nul ne peut savoir, s'il n'a été dans ma situation, la tentation qu'est une place forte comme celle-là pour une armée qui cherche un abri contre un ennemi dont la supériorité est écrasante.

Pendant un certain temps, au cours de cet après-midi décisif, je débattis avec moi-même si je céderais ou non à la tentation ; mais je ne pus hésiter longtemps, car deux considérations s'imposèrent absolument à mon esprit.

J'avais d'abord le sentiment instinctif qu'en m'enfermant dans Maubeuge, je ferais exactement ce que l'ennemi s'efforçait de me faire faire.

En second lieu, j'avais présent à la mémoire l'exemple de Bazaine à Metz en 1870.

Vers 15 heures, je donnai des ordres pour continuer la retraite quelques milles plus en arrière, sur la ligne Le Cateau-Cambrai. »

Le 25 août le quartier général fut transféré à Saint-Quentin.

Le général parle ensuite des combats livrés près de Landrecies et du Cateau, que nous avons relatés plus haut.

Le 26 août il eut un entretien avec le généralissime français, son chef d'état-major et le général Lanrezac. Il y avait entre ce dernier, qui commandait la 5e armée française, et le général French un certain désaccord.

« Je racontai les événements des deux jours précédents,

nous apprend French au sujet de cette entrevue et fit remarquer l'isolement dans lequel avait été placée l'armée britannique, du fait du brusque changement de place de la Ve armée, sur ma droite, et de sa retraite éperdue.

Lanrezac semblait trouver toute l'affaire absolument normale et n'y voulait voir qu'un simple incident dû aux nécessités ordinaires de la guerre. Il ne donnait aucune explication, n'alléguait aucune raison pour justifier ses mouvements vraiment inattendus. Cette discussion lui était apparemment désagréable, car il ne resta que peu de temps à mon Q. G. et partit avant que nous fussions arrivés à une entente satisfaisante sur les dispositions et plans à arrêter pour l'avenir.

Joffre demeura longtemps avec moi. Je soupçonnai qu'il n'était, en aucune façon, content de l'action et de la conduite de son subordonné. Nous ne primes là aucune décision définitive : cependant, quand le généralissime me quitta, nous étions d'accord pour continuer la retraite aussi longtemps, mais aussi en ordre que possible, jusqu'à ce que nous nous trouvions dans une position favorable pour nous arrêter et reprendre l'offensive. Le général me pria instamment de tenir ma position dans la ligne, à quoi je répondis que, malgré les lourdes pertes que j'avais subies, j'espérais pouvoir le faire. »

Le 28 août le grand quartier général fut transporté à Compiègne, où il resta jusqu'à la matinée du 31.

C'est ce jour-là que le général eut une idée exacte des



Episode de la bataille.

lourdes pertes qu'avait subies l'armée britannique. Depuis le dimanche, elles atteignaient, en officiers et en hommes, un total de plus de 15.000. Les pertes en armement et en matériel étaient également sérieuses : 80 canons à peu près, une grande partie des mitrailleuses et d'autre matériel étaient tombés aux mains de l'ennemi.

Le général French était un chef aimé de ses soldats et qui s'intéressait à leur sort, comme le prouve la page suivante que nous détachons de ses mémoires :

« Je passai plusieurs heures, le 28, à visiter les troupes, à les voir, si possible, pendant la marche ou les courtes haltes.

Je pouvais réunir quelques hommes sur un côté de la route : je les remerciais pour la magnifique besogne qu'ils avaient faite, je leur disais la gratitude du général en chef français et l'importance immense du service qu'ils avaient rendu à la cause des Alliés. Je les chargeais de répéter mes paroles à leurs camarades, de les répandre dans les unités auxquelles ils appartenaient. Je n'avais ni le temps ni l'occasion de passer des revues de tenue ou d'aligner des parades. L'ennemi était sur nos talons et il n'y avait pas de temps à perdre ; mais j'étais profondément touché de voir comment, après les terribles appels qu'on avait faits à leur courage, à leur énergie, à leur endurance, ces glorieux soldats britanniques écoutaient les quelques mots que je pouvais leur dire, avec l'esprit des héros et la confiance des enfants. Ceci me prouva, avec la plus agréable évidence, l'étonnante et instinctive sympathie qui a toujours existé entre le soldat britannique et son officier. Ces hommes avaient vu comme on les avait conduits, ils savaient la proportion beaucoup plus grande des pertes subies par leurs officiers, ils sentaient qu'ils avaient confiance en eux et étaient prêts à les suivre partout. C'est cette merveilleuse entente entre « conducteurs » et « conduits » qui a fait la grande force et la gloire de l'armée britannique à travers les âges.

Dans ces conversations confiantes, au bord de la route, jamais je n'entendis un mot de plainte, jamais je ne

perçus le moindre souffle de critique. L'esprit de discipline était aussi sensible dans ces groupes éparpillés de soldats, fatigués, exténués, qu'il eût pu l'être à quelque revue passée à la Horse Guards Parade, le jour de la fête du Roi. Une seule question revenait toujours : « Quand ferons-nous demi-tour, pour les affronter encore ? »

Le 29 août Joffre se rendit de nouveau au quartier général britannique, à Compiègne. Il voulait entreprendre une offensive, parce qu'on avait appris que les Allemands avaient enlevé des forces importantes au front ouest pour les envoyer au front russe qui était à ce moment très menacé. French fit observer que ses troupes étaient trop épuisées pour commencer une attaque de grande envergure sans avoir pris au moins quelques jours de repos et déclara que pour sa part il préférerait se replier encore plus au sud, vers la Marne.

La situation était critique et Smith-Dorrien affirmait qu'il ne restait plus aux Anglais qu'à se retirer sur leur base et à rentrer en Angleterre. Le général French refusa naturellement de tenir compte d'une proposition aussi désespérée.

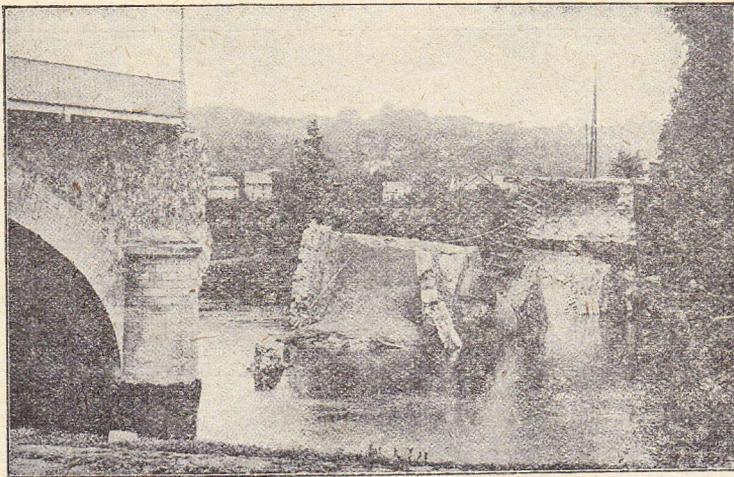
La base anglaise fut déplacée du Havre vers Le Mans, Saint-Nazaire et Nantes.

Le 31 août le quartier général alla se fixer à Dammar-tin. Le général Joffre insista une fois de plus pour arrêter la retraite et engager une bataille sur place. Sa proposition était appuyée par le président Poincaré, lord Kitchener et le gouvernement britannique. Le général French avait la conviction que s'il céda à ces vives sollicitations, toute l'armée alliée aurait été rejetée en désordre sur la Marne, et que Paris serait devenue une proie facile pour le vainqueur.

Il refusa donc. Ceci amena lord Kitchener à Paris, où French le rencontra le 1er septembre, à l'ambassade d'Angleterre.

« Je m'y rendis, écrit French, avec mon chef d'état-major, sur sa demande pressante.

Je regrettais profondément d'avoir à quitter mon Q. G. en des moments si critiques. Deux actions importantes



La Ferté. — Pont détruit.

furent menées ce jour-là par de gros éléments de mon armée, et personne n'était là pour contrôler et coordonner les mouvements. L'une ou l'autre eût fort bien pu dégénérer en un engagement général.

La conférence eut cependant un résultat important. M. Millerand, ministre de la Guerre, et M. Viviani, président du Conseil, étaient présents à l'entretien, et je pus exposer clairement devant eux mes vues sur la conduite future des opérations alliées.

M. Millerand se chargea de transmettre immédiatement ce document au général Joffre.

« J'aborde, avec quelque hésitation, ajoute le généralissime, les désagréables incidents qui marquèrent cette fameuse conférence de Paris.

Lord Kitchener arriva là en uniforme de maréchal ; dès le début de la conversation, il prit des airs de général en chef et annonça son intention de partir pour le front et d'y inspecter les troupes.

A ces mots, l'ambassadeur britannique s'y opposa tout de suite de la façon la plus formelle, et rédigea un télégramme au ministre des Affaires étrangères, exposant, clairement et sans ambiguïté possible, sa manière de voir et demandant des instructions. Il donna le télégramme à lire à Lord Kitchener. Sur quoi, celui-ci me demanda mon avis, et je déclarai me ranger entièrement à l'avis de l'ambassadeur.

Après quelques instants de discussion, le secrétaire d'Etat décida de renoncer à son projet, et le télégramme à Sir Edward Grey ne fut pas expédié. Dans la conversation générale qui suivit, Lord Kitchener parut se séparer complètement de ma manière de voir sur certains points que j'avais exposés : par exemple, sur l'utilité de laisser la direction des opérations aux mains des chefs militaires qui exercent le commandement en campagne.

Il termina brusquement la discussion, et me pria de le suivre, dans une pièce voisine, pour un entretien privé.

A peine étions-nous seuls qu'il commença à me reprocher vivement le ton que j'avais pris. Là-dessus, je lui dis tout ce que j'avais sur le cœur. Je lui déclarai que le commandement des forces britanniques en France m'avait été confié par le Gouvernement de Sa Majesté ; que j'étais seul responsable devant lui pour tout ce qui pouvait survenir, et que, sur le sol français, mon autorité vis-à-vis de l'armée britannique devait être absolue, jusqu'au jour où mon commandement me serait enlevé par les mêmes pouvoirs qui m'avaient donné la responsabilité. Je fis en outre remarquer à Lord Kitchener que sa présence en France, en tant que soldat, ne pouvait qu'affaiblir et diminuer mon prestige vis-à-vis des Français et de mes propres compatriotes. Je lui rappelai nos communs services de guerre quelque treize ans auparavant, et lui dis que son avis et son concours me seraient toujours précieux, que je les accepterais avec joie, mais que je ne voulais admettre aucune ingérence

dans l'exercice de mon commandement et de mon autorité, tant que le Gouvernement de Sa Majesté croirait devoir me maintenir dans mes fonctions actuelles. Je crois qu'il commença de comprendre mes arguments, et finalement nous tombâmes amicalement d'accord.

Lord Kitchener comprit son erreur et quitta Paris, dans la nuit.

Quant au général French, il était retourné en hâte à son quartier général. Celui-ci fut transféré peu après, à Lagny, sur la Marne, à cause de la proximité de Tennemi.

Le général anglais relate ensuite comment les Allemands modifièrent le sens de leur marche et laissèrent Paris à leur droite en vue d'écraser l'armée britannique.

A ce moment le général Franchet d'Esperey avait remplacé le général Lanrezac, à la tête de la 5^e armée.

Le jour était proche où l'offensive tant désirée allait commencer.

Et maintenant disons quelques mots du général Joffre, le généralissime des armées françaises.

Césaire-Joseph-Jacques Joffre, fils d'un tonnelier, naquit le 12 janvier 1852 à Rivesaltes, petit village des Pyrénées, près de la frontière espagnole. Ses parents avaient onze enfants.

Joffre fit ses premières études au collège de Perpignan. A 17 ans il entra à l'Ecole polytechnique. L'année suivante, la guerre de 1870 éclata. Il était alors sous-lieutenant du génie et participa à la défense de Paris. A 24 ans, il était capitaine ; il se maria, mais perdit sa femme peu après.

Puis il partit pour l'Indo-Chine. Il rentra en France en 1888, fut mis à la tête d'un régiment du train, fut professeur à l'Ecole de guerre à Fontainebleau jusqu'en 1892. Il fut ensuite envoyé en Afrique pour construire le chemin de fer Kages-Bafoulaké. Il commanda aussi un corps expéditionnaire chargé de combattre une tribu africaine qui inquiétait les possessions françaises.

Après être revenu à Paris, en 1896, il fut envoyé à Madagascar pour construire les fortifications de Diego-Suarez. Il partit enfin pour le Dahomey, avec le colonel Bonnier, qui fut battu et tué par les Dahoméens. Joffre, qui commandait l'arrière-garde, rallia les fuyards, culbota les ennemis et pénétra le premier dans Tombouctou.

Depuis 1901 il n'a plus quitté la France. Il fut successivement promu général de brigade, puis général de division en 1905. En 1911 il fut nommé chef d'état-major général de l'armée.

Dans sa longue et brillante carrière il avait eu l'occasion de donner à ses qualités de stratège et d'organisateur leur plein développement. Aussi fut-il désigné à l'unanimité comme chef suprême des armées françaises, par les membres du conseil supérieur de la guerre, sur la proposition du général Pau lui-même.

Il resta néanmoins l'homme simple et bon qu'il avait



Le village de Sommeilles (Marne), ravagé par le feu.

toujours été. Sa plus grande joie était de passer quelques jours de congé au milieu des siens, d'y parler le dialecte de son pays et d'y faire une partie de cartes avec son père.

Ses anciens camarades, simples villageois, devaient continuer à le tutoyer. Mais il était inutile de lui demander des recommandations. A ceux qui le sollicitaient il répondait invariablement que chacun devait faire son propre chemin, comme il avait fait le sien.

En 1905 Joffre s'était remarié. Il était très attaché à la vie familiale. Le soir il se plaisait à entendre un peu de musique, ou se distrait en lisant Balzac, Dumas fils ou Dickens, ses auteurs préférés.

Il parlait peu dans son entourage ; aussi l'avait-on surnommé « Joffre le Taciturne ».

Sa vie était sobre et sans apparat. Il se levait à 6 heures, se couchait à 10 heures et s'endormait immédiatement. Ses repas étaient d'une rare frugalité. Une hôtelière d'un village situé près de Reims avait appris à 11 heures du matin qu'à midi Joffre viendrait dîner dans son restaurant. Aussitôt tout le personnel fut mis à l'ouvrage. Il s'agissait de montrer son savoir-faire. Les autres clients pouvaient attendre : c'était un cas de force majeure. Et lorsque Joffre et ses officiers arrivèrent à l'hôtel, un excellent dîner les attendait. Le généralissime et son état-major restèrent à peine quelques minutes et sortirent précipitamment.

La bonne dame était désolée. Elle tordait ses mains de désespoir en criant : « Mon beau poulet, que j'ai mis tant d'art à garnir... Tout ça en pure perte : le général n'a voulu qu'un plat, une omelette ! »

Souvent on voyait le généralissime manger une tartine sur le bord de la route, comme un simple soldat.

Son quartier général respirait la plus grande simplicité. Il n'y voulait pas le moindre décorum. Mais, en revanche, il y régnait un ordre et une activité admirables.

Pour montrer l'influence qu'il exerçait autour de lui, et sa façon toute paternelle de conduire ses hommes, on nous permettra de citer cette anecdote aussi jolie qu'authentique :

Au cours d'un combat, le généralissime eut besoin de faire appel au dévouement des aviateurs.

Il réunit tous ceux qui se trouvaient là. Trente-six étaient présents, qui formèrent le cercle autour de lui.

— J'ai besoin, leur dit-il, pour accomplir une mission très importante, de trois hommes prêts à sacrifier leur vie ; que ceux qui sont disposés à ce sacrifice veuillent bien lever la main.

Aussitôt toutes les mains se lèvent, sans en excepter aucune.

Contenant mal son émotion, le général dut recourir au tirage au sort ; après quoi les trois aviateurs désignés sortirent du cercle, tandis que les autres se retiraient.

Le général resta seul avec les trois héros auxquels il fit connaître leur tâche, ne leur en dissimulant pas, d'ailleurs, l'effroyable danger.

L'ordre donné, les trois aviateurs saluèrent le général et se dirigèrent vers le hangar où se trouvait l'avion pour voler... à la mort.

Le généralissime, en les voyant partir, s'écria :

— Halte ! Demi-tour, droite !

Obéissant au commandement, les aviateurs exécutèrent le mouvement et revinrent se placer devant le général.

Face à ces hommes, celui-ci leur dit :

— Eh quoi ? Depuis quand des enfants qui vont mourir n'embrassent-ils plus leur père ?

Et les trois aviateurs se précipitèrent, tour à tour dans les bras que le généralissime leur tendait.

Puis, l'ayant embrassé, heureux et fiers de cette sublime récompense, ils partirent.

Tels étaient les deux chefs éminents sur qui reposaient les destinées des Alliés, et qui d'une retraite angoissante devaient faire jaillir une victoire triomphale.

Nous avons vu que les Allemands avaient laissé Maubeuge en arrière de leur armée. Mais en dépassant la forteresse ils l'encerclèrent complètement.

La place forte de Maubeuge avait pour l'armée allemande une importance primordiale, parce qu'elle dominait la grande voie ferrée Liège-Namur-Maubeuge-Saint-Quentin et que l'ennemi avait besoin de cette ligne de communication pour le transport des munitions, des vivres et des troupes.

Maubeuge est une ville de 25,000 habitants, située sur la Sambre, et qui possède une industrie métallurgique très développée et de nombreux hauts-fourneaux.

Elle avait encore de vieux remparts du temps de Vauban, mais depuis on y avait construit neuf nouveaux forts qui en faisaient une place moderne de premier ordre.

La forteresse, placée sous le commandement du général Fournier, avait une garnison de 40,000 hommes et disposait de 400 canons. Elle avait une riche provision de munitions et de vivres.

Ainsi que nous l'avons vu, le général French, mis dans l'alternative de se laisser enfermer à Maubeuge ou de poursuivre sa retraite, s'arrêta finalement à ce



L'abri du Kronprinz à Villers-aux-Vents.



Le Kronprinz (The Kaiser's Garland).

dernier parti. Il avait été bien inspiré, car, après un violent bombardement, Maubeuge tomba le 8 septembre.

Le communiqué officiel du 4 septembre était ainsi conçu : « Maubeuge, violemment bombardée, résiste avec vigueur. »

Le 6 septembre le communiqué disait : « Le bombardement a continué avec une extrême violence, la place résiste malgré la destruction de trois forts. »

Le 7 septembre l'état-major annonça : « Maubeuge continue à résister héroïquement » ; et le communiqué officiel du soir disait : « Le ministre de la Guerre a adressé au gouverneur de Maubeuge la dépêche suivante :

« Au nom du Gouvernement de la République et du pays tout entier, j'envoie aux héroïques défenseurs de Maubeuge et la vaillante population de cette ville l'expression de ma profonde admiration. Je sais que vous ne reculerez devant rien pour prolonger la résistance jusqu'à l'heure, que j'espère prochaine, de votre délivrance. »

D'autre part, le commandant en chef a cité à l'ordre des armées le gouverneur de Maubeuge, pour sa belle défense. »

Puis le communiqué officiel ne parle plus de Maubeuge jusqu'au 20 septembre. A cette date il s'exprime ainsi : « Nous ne possédons encore aucune information certaine sur la reddition des forts non détruits de Maubeuge, mais la presse allemande affirme la prise de cette ville et indique même que son gouverneur serait interné à Torgau. »

A Charleroi et en Flandre on entendait le grondement des grosses pièces de siège des Allemands, ou plutôt des Autrichiens, car les obusiers lourds des usines Skoda prêtaient également leur concours en cette circonstance. A Charleroi, un grand nombre de blessés, français et allemands, furent amenés dans les ambulances.

Albert Dulait raconte, à ce propos, dans son œuvre « Remember », le voyage qu'il dut faire, en compagnie de deux docteurs allemands, pour aller chercher les blessés à Maubeuge. Dulait proposa de s'arrêter à Merbes, ce que les Allemands acceptèrent, escomptant sans doute un rafraîchissement.

« Merbes était abandonné, écrit l'auteur. Les habitants avaient fui, délaissant leurs demeures. De temps à autre une porte entr'ouverte ou défoncée nous permettait d'apercevoir les meubles épars et les traces du pillage, de temps à autre un toit effondré, une maison brûlée semblaient indiquer un récent bombardement.

Devant la maison de mon ami le notaire W., deux buffets trainés et défoncés à coups de crosse, du linge épars, des papiers de toute espèce et par dessus tout des bouteilles de vin cassées dont le vin décollait encore, m'apprirent de suite ce qui s'était passé.

En quittant Merbes-le-Château, la grande voix du canon se faisait entendre avec une netteté impressionnante.

Aussitôt après le village, dans les champs et les prairies dont les clôtures avaient été abattues, je vis rassemblés les chariots d'un important corps d'armée.

Les chevaux attachés par groupes mangeaient paisiblement et les hommes réunis autour de grands feux fumaient tranquillement leur pipe.

Une odeur insupportable nous envahit soudain. Elle provenait des cadavres de chevaux étendus dans la plaine.

Nous arrivâmes ainsi devant la gare d'Erquelinnes par une longue chaussée montante et pavée, bordée de maisons, dénotant le pillage comme tant d'autres.

En quittant la gare d'Erquelinnes, un cadavre de cheval horriblement mutilé, étendu sur le trottoir le long du chemin, se trouvait devant la douane et je prononçai le mot que les circonstances rendaient impressionnant : « *Voici la France !* »

L'auto roula le long des palissades dans l'air empesté et je me rendis compte que nous devions être bien près des batteries allemandes, tant le son du canon devenait puissant et sonnait comme un glas à mes oreilles et à mon cœur. Nous parvinmes ainsi aux usines de *Marpent-extensions*.

Au coin des bâtiments l'auto stoppa. Les Allemands me prièrent de les attendre et me montrèrent un arapeau allemand planté sur un fort français détruit, qui n'était autre que le fort de Bousoit.

Tout autour du fort dans la campagne, je constatai que les excavations produites par les obus avaient une profondeur de 6 à 7 mètres sur plus de 10 mètres de largeur.

Et le sol aux environs du fort tout entouré d'ailleurs de fils barbelés présentait l'aspect d'un véritable fromage de Gruyère, perforé de multiples trous dans lesquels les eaux s'amassent.

Le fort lui-même avec ses murailles écroulées, ses casemates en béton superposées et transpercées par les obus dont la force de pénétration ravine le sol de plusieurs mètres dans la casemate inférieure, avec ses éboulis épars et dangereux, offrait un aspect dénotant une résistance acharnée.

L'unique coupole était hors d'état de fonctionnement. Les Français l'avaient fait sauter et m'aidant d'une caisse, je pénétrai à l'intérieur où je constatai la présence d'énormes morceaux d'acier qui ont été projetés par l'explosion.

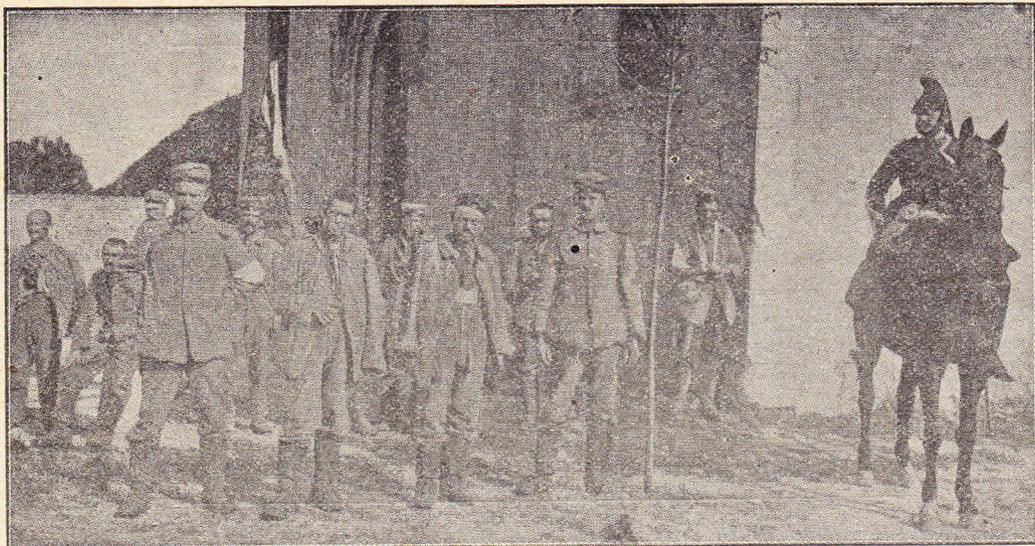
Alors les Français, vu l'intensité du feu allemand, avaient construit à trois cents mètres dans la direction du chemin de fer un retranchement.

De là ils lançaient sur Merbes où se trouvaient les Allemands, les obus de gros canons qu'ils avaient retirés du fort.

Les Français ont pu les enclouer et se sauver en partie lors de la reddition de Bousoit, qui eut lieu la veille du jour où les Allemands m'amenèrent à Marpent. »

A l'ouest de Bousoit, à Elesmes, le 31^e régiment d'infanterie de marine fit des prodiges de vaillance. Les marsouins, au prix de sanglantes hécatombes, défendirent le terrain pied à pied. Les villages de Bousoit et de Recquignies furent incendiés. Dans cette dernière localité treize civils ont été assassinés par les hordes allemandes.

Mais finalement l'ennemi réussit à faire de ce côté une nouvelle brèche dans la forteresse, dont la résistance touchait à sa fin.



Blessés allemands devant l'église de Meaux.

Les troupes assiégeantes étaient commandées par le général Hans von Zwehl. Le 7 septembre il avait établi son quartier général dans une ferme située près du hameau Vent-de-Brise, à 3 kilomètres à l'est du fort de Boussoit que se trouvait aux mains des Allemands. C'est près de cette ferme que les Allemands fusillèrent une femme, sous prétexte qu'elle avait dans sa cave un appareil téléphonique et par lequel elle renseignait les Français sur les mouvements de l'armée de siège.

On connaît la valeur de pareilles accusations lorsqu'elles émanent des Allemands.

On peut ranger dans la même catégorie l'accusation formulée un peu plus tard contre un ecclésiastique à Moorsleue, qui fut emprisonné pendant trois mois parce qu'on avait trouvé à l'hospice des vieillards un autre instrument d'espionnage : une lanterne magique !

Le 7 septembre von Zwehl était assis dans le verger entourant la ferme. Des cartes étaient étalées sur des tables. Le canon grondait. Peu après 2 heures un message, envoyé par le lieutenant-général Unger, de la 11e division de réserve, vint annoncer que ce général arriverait bientôt en compagnie d'un officier français. L'un et l'autre parurent presque aussitôt ; l'officier français avait les yeux bandés.

C'était l'officier d'état-major Grenier, qui avait été envoyé par le gouverneur de Maubeuge, le général Fournier, avec la mission de solliciter un armistice de 24 heures, afin d'enterrer les nombreux morts et de discuter les conditions de la capitulation.

Von Zwehl répondit que malgré son admiration pour la vaillance des défenseurs, il lui était impossible de consentir un armistice aussi prolongé.

« Si le gouverneur était disposé à capituler, l'accord au sujet des conditions se ferait bien plus rapidement », opina le général allemand.

Il donna quatre heures au parlementaire pour revenir avec la réponse et, comme condition de la reddition le général von Zwehl exigea la remise entre les mains des Allemands de la garnison tout entière et de tout le matériel de guerre. Pour le surplus il refusa d'interrompre le bombardement.

« Nous n'avons pas de temps à perdre », déclarait-il.

L'officier Grenier repartit.

Les pièces d'artillerie continuèrent à hurler ; dans l'atmosphère de ce bel après-midi d'automne on voyait s'élever la fumée d'un village en feu. Près de la ferme se dressait un petit monticule recouvrant les corps de 39 Allemands.

Les quatre heures étaient écoulées et le parlementaire n'était pas revenu.

Von Zwehl craignait de devoir poursuivre la lutte. Le

soleil déclinait à l'horizon et la lune brillait dans le ciel serein et étoilé.

Tout à coup on aperçut l'officier français. Il remit au général von Zwehl un message du général Fournier.

Maubeuge était prêt à capituler. Les Allemands avaient rédigé d'avance le protocole de la reddition. Il fut soumis à l'officier français qui en lut les différents articles à la lueur de quelques bougies posées sur des bouteilles de vin.

Un accord fut conclu d'après lequel la garnison (45.000 hommes) devait quitter la forteresse dans l'après-midi du lendemain pour se diriger vers une gare qui serait désignée. Elle devait être désarmée la nuit même et les Allemands occuperaient immédiatement les forts.

C'est ce qui arriva.

Le 8 septembre, à 2 heures de l'après-midi, von Zwehl se trouvait avec ses troupes à la Porte de Namur. Le prince Frédéric-Léopold de Prusse était à ses côtés. Von Zwehl reçut le général Fournier, gouverneur de Maubeuge, lui prit son sabre, mais le lui rendit en témoignage d'admiration pour son intrépide résistance.

C'est alors que commença le triste exode de la garnison. De chaque côté de la chaussée de Jeumont étaient alignées les troupes allemandes et les desservants des mortiers autrichiens. Le défilé des prisonniers dura huit heures. Il y avait parmi eux environ cent et vingt soldats anglais qui avaient perdu le contact avec leurs régiments au cours de la retraite et qui s'étaient retirés à Maubeuge.

Les Allemands les injuriaient, mais les Anglais marchaient la tête haute, comme s'ils pensaient : « Notre heure sonnera bien un jour ! »

Le spectacle le plus triste était celui des blessés qui s'avançaient appuyés au bras d'un de leurs camarades ou qui étaient étendus sur des chariots ou des charrettes. Du haut des remparts des femmes et des jeunes filles, les larmes aux yeux, regardaient partir les malheureux soldats.

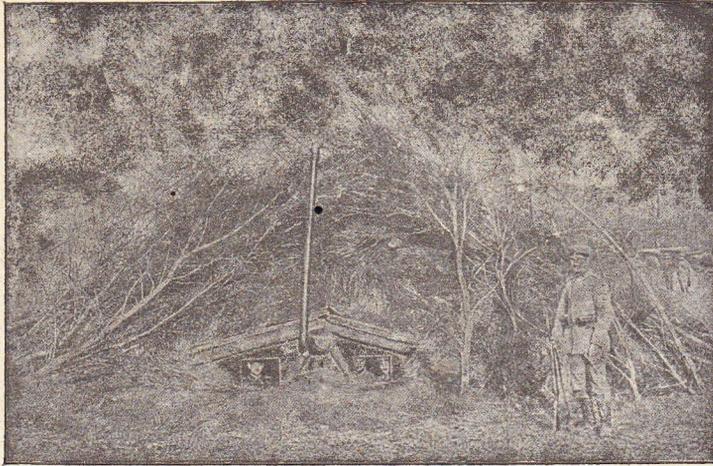
Le cortège des hommes, des chevaux, des véhicules, des canons ne se termina qu'à 10 heures du soir.

Le lendemain, à midi, la nouvelle de la chute de Maubeuge était connue à Mons.

M. Hadelin Desguin, qui était alors retenu comme otage à l'hôtel de ville, décrit l'impression que causa dans le chef-lieu du Hainaut cet événement sensationnel. (1)

« Dans l'après-midi, écrit-il, vers 2 h. 1/2, il se fit sous nos fenêtres un tapage inaccoutumé. Un groupe nombreux d'individus, deux cents environ, était arrivé devant l'Hôtel de Ville. Ces gens étaient très remuants et se bousculaient, bientôt on les vit porteurs de bèches

(1) « La Ville de Mons pendant l'occupation des barbares. »



Aoir allemand.

et de pelles toutes neuves qui venaient d'être réquisitionnées. Par les conversations, nous comprîmes qu'il s'agissait d'une nuée de croquès-morts qui s'étaient abattue à l'annonce que les Allemands cherchaient des hommes pour aller enterrer les morts aux environs de Maubeuge. On leur promettait six francs par jour. Et tout ce monde se querellait, se poussait ; c'était à qui s'emparerait le plus vite des instruments qui devaient servir à creuser des fosses. Le spectacle était plutôt écoeurant, car ces oiseaux de mort qui grouillaient à nos pieds semblaient être à la ducasse et ne paraissaient pas comprendre la lugubre besogne que l'on réclamait d'eux. La plupart s'étaient assis sur les marches du kiosque qui, en ce temps-là, n'avait pas encore été démonté. Les noirs corbeaux attendaient le signal du départ ; quand il fut donné, ils partirent, bêches et pelles sur l'épaule, rangés comme des soldats conduits à l'exercice.

Cette vision d'allure macabre disparut au tournant de la rue de la Chaussée et se perdit dans un autre tumulte qui s'annonçait au lointain.

Vers quatre heures, une grande rumeur se produisit et de nombreux curieux se rassemblèrent sur la Place. C'est à ce moment que nous avons appris la prise ou la capitulation de Maubeuge. Ainsi tombaient une à une toutes nos illusions.

A Mons, on avait fondé les plus grandes espérances sur la résistance de cette place. On la disait imprenable, tant en raison des ouvrages importants que l'on y avait faits qu'en raison de l'importance de la garnison, des munitions et des vivres qu'on avait emmagasinés dans ses murs.

Il était environ quatre heures de l'après-midi, le mercredi 9 septembre, lorsque les troupes allemandes revenant du siège de Maubeuge débouchèrent sur la Grand-Place, venant de la rue de la Chaussée. On eût dit une bande de diables sortis de l'enfer. Ces hommes, fatigués par ces nuits sans sommeil et par un effort incessant, aspiraient après le repos, bien gagné, il faut le reconnaître.

Le soleil très chaud dardait ses rayons sur la Grand-Place, et les soldats étaient couverts de sueur et de poussière après la longue marche qu'ils venaient de faire. Ils étaient noirs comme des gaillettes, on eût dit qu'ils revenaient du teruil ou du trillage installé proche des fosses. Leur barbe et leurs cheveux étaient hirsutes, leurs vêtements et leurs chemises déboutonnés laissaient voir leur poitrine velue et toute mouillée d'où la sueur coulait abondamment.

Les soldats se massèrent sur le trottoir, face à la Mairie et sur la Place. Le plus grand nombre s'étendit aussitôt sur le pavé, ils s'étaient débarrassés de leurs sacs dont ils faisaient des oreillers peu moelleux sur lesquels ils reposaient la tête. Ces vainqueurs chantaient leur patrie : *Die wacht am Rhein! Gloria! Victoria!*

Nous regardions par les fenêtres entr'ouvertes cette

scène du retour, lorsque tout-à-coup retentirent à nos oreilles, à deux pas de notre prison, les accents d'une musique militaire, une musique d'Allemands, bien entendu. Un groupe de musiciens, dirigés par un chef aux épaulettes dorées, jouèrent d'abord l'hymne impérial.

Chose pénible à dire, des curieux, habitants de la ville, s'étaient groupés autour du kiosque et formaient un auditoire à ces ennemis qui célébraient une grande défaite des Français !

Le kiosque était sous nos yeux et nous pouvions voir les instruments en cuivre qui luisaient au soleil et paraissaient neufs, tant ils étaient bien entretenus.

Ce fut pour nous quatre, les captifs emprisonnés pour répondre au prix de leur vie de la tranquillité de la ville, une émotion inexprimable. Les larmes nous en venaient aux yeux. De la rue, les Allemands nous regardaient avec la fierté insolente du vainqueur entouré de fusils et de mitrailleuses, certain de sa force brutale et de l'impuissance de toute une population désarmée et livrée sans merci à un pouvoir despotique, tracassier et d'allure agressive.

Notre protestation fut instinctive ; tous les quatre nous eûmes la même inspiration, nous baissâmes les stores afin de ne plus voir cet odieux spectacle et bientôt la grande salle où l'on nous retenait prisonniers ressembla à une chambre mortuaire. Nous étions silencieux et endoloris et nous ressentions alors plus profondément que jamais les souffrances de la Patrie livrée aux atrocités de la guerre, luttant pour sa liberté et donnant au monde l'exemple d'un courage surhumain et d'une vaillance que l'histoire impartiale transmettra avec admiration aux générations futures.»

Le soir les vainqueurs de Maubeuge sacrifièrent à Bacchus et l'orgie se prolongea très avant dans la nuit.

Quelque temps après la capitulation je reçus de Maubeuge la lettre suivante :

«La forteresse autrefois si redoutée de Maubeuge n'est plus à présent qu'un lieu désolé et comme désert. La population est restée dans la ville, une petite ville d'ailleurs, qui était comprimée entre ses remparts sans pouvoir se développer, mais dans les environs que de ruines, que de ravages ! Et combien de tombes partout !

Les forts sont détruits. Les Allemands eux-mêmes ont fait sauter celui de Leveau, ce qui a coûté la vie à 16 soldats et à un officier. Et ces forts étaient si solides. Il y avait ici également, et ce détail est peu connu, un système d'inondation. En temps ordinaire les fossés et les intervalles étaient à sec, ils avaient même été transformés en champs de légumes, mais par un jeu d'écluses on pouvait en quelques heures y faire entrer l'eau de la Sambre. L'inondation n'a pas permis de sauver Maubeuge. Le bombardement à l'aide des gros mortiers, pendant 12 jours, était trop violent. Ces forts, maintenant, sont abandonnés. Il n'y a même pas de sentinelles. Les habitants en font fréquemment le but de leurs promena-

des. Ils y voient encore les tranchées superbement construites des Français, car ce ne sont pas les Allemands qui ont fait les premiers des tranchées confortables. Près de Maubeuge il y en avait en béton, possédant de véritables cuisines, des caves et des sous-sols. Près d'un fort se trouve une prairie, où les cratères grands comme une maison que les bombes ont creusés, sont si nombreux qu'on peut à peine poser le pied dans les intervalles. Tour à tour la population songe aux jours terribles qu'elle traversa lorsque les Allemands se trouvaient déjà à Reims et qu'ils n'avaient plus derrière eux que la forteresse de Maubeuge si violemment attaquée. Puis on évoque le souvenir du mélancolique départ des prisonniers. Celui-ci eut lieu le 8 septembre. La veille, à 5 heures du soir il avait fallu hisser le drapeau blanc en signe de capitulation. Alors se turent les canons qui crachaient des obus sur les forts, les faubourgs et la ville même, avec un si épouvantable fracas que le grondement fut entendu à Grammont, à 50 kilomètres de distance. Une batterie, dont les desservants n'avaient pas vu le drapeau, tira encore pendant quelque temps.

Le mardi matin, les prisonniers furent emmenés : un régiment de l'active, très réduit, un régiment d'artillerie et, pour le reste, des territoriaux, presque tous mariés et pères de famille. Quelques Anglais aussi, que les Allemands insultèrent. Les prisonniers français furent traités avec égards et reçurent même un tabac. Et lorsque des femmes et des jeunes filles, en grand nombre, fondirent en larmes en voyant le départ des soldats français sous les yeux des envahisseurs triomphants, des Allemands s'efforcèrent de les consoler en leur assurant qu'ils reviendraient.

Beaucoup de soldats cependant s'étaient échappés. Ils entrèrent dans les maisons, endossèrent des effets civils, traversèrent les lignes ennemies et rejoignirent les armées alliées en retraite. Ainsi qu'on sait, il n'y avait pas de Belges à Maubeuge. On n'y a vu qu'un seul militaire belge, un lancier, qui, lors du bombardement des forts de Liège, apportait chaque jour par auto un message et était chaque fois l'objet d'une ovation.

Dans la ville même de Maubeuge, à côté de plusieurs maisons particulières, surtout dans la rue de France, des édifices publics ont été détruits, tels que la grande caserne, le collège et l'arsenal, sur lequel le premier obus tomba à 9 h. 1/2 du soir. Lors du bombardement, le bourgmestre fit savoir par des affiches et par des messages que les habitants devaient évacuer la ville. L'exode se fit précipitamment vers Hautmont et Hargnies.

Mais, plus encore que dans la ville, les dégâts sont considérables à Elesmes, Bousoit et Requinies. A Bousoit beaucoup d'incendies intentionnellement malveillants, ont été allumés. Une rue y présente un spectacle aussi triste que la rue la plus gravement éprouvée de Termonde.

13 civils ont été fusillés sous prétexte qu'ils avaient « geschossen ». A Elesmes aussi les Allemands ont mis le feu à quelques habitations. Deux femmes ne parvinrent à s'échapper qu'à grand-peine de leur maison en flammes.

Et partout des tombes ! Un grand cimetière s'étend sur le champ de bataille de Vieubourg. Beaucoup de tombes isolées, dans les villages, surtout dans la rue d'Elesmes. Beaucoup de morts inconnus. Des inscriptions comme celle-ci : « Ici reposent un Anglais et un Français ». Au cimetière de Maubeuge, les Allemands ont orné un coin réservé de croix et de pierres funéraires. Il y avait ici entre autres un prince de Saxe, décédé à l'hôpital du faubourg de Mons ; après l'occupation de la ville les Allemands l'ont exhumé et ont transféré son cadavre ailleurs.

Un grand nombre de blessés, qui furent ramenés au front dans la suite, ont succombé dans les hôpitaux. Il y a encore à Maubeuge 70 blessés environ de l'époque du siège. Au mois de septembre il y avait un grand nombre de blessés dans divers hôpitaux de la ville et des faubourgs. Après leur convalescence ils furent envoyés en Allemagne, hormis quelques-uns d'entre eux qui étaient complètement inaptes au service militaire et qui purent demeurer à Maubeuge. Actuellement on a rassemblé les

blessés français des différentes ambulances dans un hôpital de la ville, 70 environ, ainsi que je viens de dire.

Maubeuge est devenu maintenant une ville où les soldats retour du front viennent se reposer et où l'on amène des blessés.

La Kommandantur est installée à la mairie.

Les Allemands ont trouvé ici, au moment de la capitulation, de grandes provisions de vivres. C'est pourquoi on n'a pas manqué de réquisitionner à jet continu.

Des quantités considérables de matériel et de machines ont été enlevées. Le receveur a été arrêté avec une somme de deux millions de francs. Un important butin, provenant entre autres des habitants, a été emporté, donc pas seulement des canons mais aussi... des pianos et des meubles.

Dans des proclamations, la Kommandantur promet des primes pour la découverte de canons, de mitrailleuses, d'armes et... d'espions. Hélas ! ici aussi il y a des traitres. C'est ainsi que les Allemands ont trouvé encore deux canons de 75 mm. qui étaient cachés dans un garage d'autos abandonné.

Les proclamations sont rédigées en allemand et en français.

En dehors de la ville le couvre-feu est fixé à 7 heures (heure française, à laquelle les habitants tiennent obstinément), et dans la ville à 8 heures.

Les soldats peuvent circuler plus longtemps dans les rues éclairées au gaz. Les officiers ont leur lieu de réunion à la « Bourse », l'ancien restaurant des officiers français, qui est situé à la Grand'Place.

Les Kommandantur d'Avesnes et de Bavai sont très sévères et très avares pour la délivrance des passeports. La gare de Valenciennes est dérobée aux regards des curieux par une haute palissade et les trains y roulent à l'usage exclusif des militaires.

L'existence est bien triste. Oui, partout il faut être rentré à 9 heures. Seuls les Allemands ont une fête de temps à autre. Une de leurs salles de fêtes les plus étranges est l'église de Louvroil (près de Maubeuge). On n'y célèbre plus aucun office. Le curé est mort. Le vaillant pasteur a été blessé par un obus, au moment où il faisait un service religieux. On le transporta chez lui. Là il fut tué sur son lit de souffrance par un second obus. Et maintenant les Allemands organisent des fêtes dans son église.

Louvroil même a été très éprouvé. Du reste, dans toute l'enceinte fortifiée les dégâts sont importants. »

Ajoutons qu'une enquête officielle a été faite en France en 1920 au sujet de la capitulation de Maubeuge. Le procès a occupé un grand nombre d'audiences, mais la plupart des officiers chargés de la défense de la place, et notamment le général Fournier, sont sortis avec honneur de cette nouvelle épreuve. Il y a eu des dépositions vraiment émouvantes.

Mais retournons à la Marne, après avoir noté que, à la date du 6 septembre, l'Angleterre, la France et la Russie avaient conclu à Londres un accord par lequel ces trois puissances s'engageaient à ne pas signer de paix séparée avec l'ennemi. Cette convention fut signée par Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères de Grande-Bretagne, Paul Cambon, ambassadeur de France à Londres, et le comte de Benckendorff, ambassadeur de Russie à Londres.

LA VICTOIRE DE LA MARNE

La bataille de l'Ourcq

L'heure avait sonné de ce splendide sursaut d'énergie et de volonté qui allait permettre aux armées françaises et anglaises d'arrêter l'avance des Allemands.

La « bataille des frontières » avait été perdue, mais la retraite s'était effectuée en bon ordre, malgré la formidable supériorité des masses allemandes. Dès lors la bataille ne pouvait être réengagée, avec quelques chances de succès, que lorsque l'équilibre des forces aurait été rétabli à la gauche de l'armée française. Le plan allemand consistait à prendre les armées françaises et anglaises entre les branches d'une énorme tenaille. A



Les Allemands enterrent leurs morts.

l'extrême droite, la première armée von Klück, forte de 250.000 hommes, devait s'avancer vers la vallée de la Seine en rabattant vers le sud-est les forces alliées, tandis que les autres armées allemandes étaient chargées d'appuyer ce mouvement.

Le général von Klück, qui allait devenir un des principaux acteurs de ce drame sans précédent, était un Prussien, au caractère fougueux ; un bouillant cavalier, qui passait à ailleurs pour un des meilleurs stratèges de l'armée allemande. C'est le seul général à qui l'empereur Guillaume avait fait l'honneur de le nommer inspecteur d'armée, quoiqu'il n'appartint pas par sa naissance à la noblesse. Il est vrai qu'avant de lui confier cette haute mission, le Kaiser avait éprouvé le besoin de l'anoblir. Il s'appela d'abord Klück tout court ; on le nomma von Klück. Il dirigea avec habileté la marche sur Paris, mais après une série de succès incontestables, il devait finir par trouver son maître.

Pendant la première période de guerre sur le front occidental, von Klück fut le seul chef qui parvint à sortir de l'ombre ; ses collègues furent totalement éclipsés par cet homme audacieux qui avait des idées très personnelles et qui voulut mettre définitivement la fortune de son côté par un coup d'audace.

Son armée était la seule à peu près intacte, tandis que les autres avaient été sérieusement éprouvées ; celle de von Bülow, par exemple, qui avait subi des pertes sensibles à Charleroi d'abord, puis à Guise.

Von Klück ressentait un orgueil immense et un mépris profond envers l'armée anglaise qui se retirait devant lui. Du reste, l'armée von Klück tout entière, dans l'ivresse de la victoire, participait aux sentiments de son chef. « Quels sentiments nous prenaient l'âme, écrivait le 28 août un des officiers de cette armée, quand, à la clarté de la lune et des feux de bivouac, toutes les musiques militaires entonnaient l'hymne de reconnaissance, répété par plusieurs milliers de voix ! C'était une joie, une ivresse générale et quand, le lendemain, on se remit en marche, nous croyions déjà que nous pourrions fêter Sedan (1) à Paris. » Tous les soldats allemands le croyaient, ceux de von Klück avec plus de conviction que les autres.

Est-ce l'ivresse de la victoire, de sa marche foudroyante et en apparence irrésistible qui fut la cause de l'aberration où le général allemand allait verser ?

Tout le monde s'attendait à voir l'armée von Klück

(1) La bataille de Sedan eut lieu le 3 septembre 1870.

investir Paris. Or, le 31 août, à 11 h. 30, un capitaine de cavalerie, à la tête d'une reconnaissance au nord-ouest de la région de Compiègne, s'aperçut avec surprise que les énormes colonnes de von Klück, au lieu de s'acheminer directement vers Paris, s'engageaient sur la route qui par Compiègne s'orientait vers Meaux. Le capitaine s'empressa de signaler ce fait bizarre qui était un événement capital : von Klück, par une tactique nouvelle et inattendue, infléchissait sa marche et, s'écartant de Paris, allait droit à la Marne.

Or, à l'état-major français on suivait jour par jour, heure par heure, minute par minute, tous les mouvements de cette immense armée. La conversion de von Klück vers le sud-est y fit sensation. Mais il fallait, avant de provoquer des décisions importantes et définitives, que le mouvement se confirmât pour la totalité de l'extrême aile droite allemande. Le 1er septembre Joffre songeait encore à reculer éventuellement jusqu'à la Seine et l'Aube, mais le 3 septembre, la manœuvre de von Klück devint si évidente que le généralissime français crut le moment venu d'agir, d'autant plus que le dispositif nécessaire pour son offensive avait pu être réalisé.

C'était donc une énorme bataille qui allait se livrer à l'est de Paris, et la capitale sentait douloureusement toute la gravité de l'heure. Le gouvernement était parti pour Bourges le 2 septembre, mais il restait à Paris un chef qui veillait sur elle, un admirable soldat couvert de gloire et dont la renommée ne devait plus que grandir.

Déjà le gouverneur militaire, qui avait été nommé commandant des armées de Paris à la date du 27 août, remplissait sa promesse « de défendre Paris jusqu'au bout », en actionnant l'armée Maunoury passée sous ses ordres et en contribuant, par ses instances, à la décision suprême d'où allait sortir, avec la victoire, le salut de Paris.

Car, tandis que, au grand quartier de Bar-sur-Aube, Joffre suivait l'évolution de l'armée allemande qui s'incurvait vers le sud-est afin d'écraser les armées en campagne avant d'attaquer le camp retranché, Gallieni faisait de même à Paris. Lorsqu'il fut certain du fléchissement de l'armée von Klück, il prépara aussitôt la manœuvre désormais possible. Le 4 septembre à 9 h. du matin, il prévint le généralissime par un coup de téléphone qui restera historique et lui annonça qu'il étudiait de tout près le mouvement de l'ennemi pour une attaque éventuelle sur son front.